

Traducteur en arabe de Paul Celan, Benjamin Péret, Joyce Mansour et de divers poètes américains, Abdul Kader El Janabi (né à Bagdad, en 1944) a publié plusieurs recueils de poèmes et différents essais critiques. Il a fondé et dirigé des revues d'inspiration surréaliste, notamment *Le désir libertaire* et *Faradis*. Il est aussi l'un des rares poètes arabes à ouvrir un dialogue direct avec les poètes israéliens. Les éditions Stavit ont publié *Nés à Bagdad*, un recueil à deux voix composé avec le poète israélien Rony Somek. Il vit en Europe depuis 1970 (Londres, Vienne, Paris). Son livre *Horizon vertical*, publié à Beyrouth, retrace son parcours à la frontière de diverses cultures. Autobiographique, cet essai a été sélectionné par la Fondation européenne de la Culture pour être édité sous son égide dans plusieurs pays d'Europe. Sindbad / Actes Sud l'a accueilli en 1998 dans la collection « Mémoires de la Méditerranée ». Les éditions Maisonneuve et Larose ont accueilli récemment *Le Poème arabe moderne*, anthologie établie et présentée par ses soins, avec une préface de Bernard Noël.

ABDUL KADER EL JANABI
Réflexions au miroir des sables
Poèmes en prose

Encre

Le soleil bavait sur les crânes... Quelque part les pierres de la Révélation se consumaient. Des femmes puisaient de l'eau en riant. Ce jeudi 4 juin 632, les vents érodaient la toile des tentes; dans le désert immense gisaient les squelettes des siècles. Quelque chose apparut sur le vaste horizon. Une tête chenue... Illettré, un prophète délirait devant les siens: *Donnez-moi de l'encre et du papier, je vais écrire un livre qui vous préservera à jamais de l'égarement!* Le ciel retentit de leurs disputes et de leurs différends: «Approchez qu'il vous écrive un Livre qui vous préservera à jamais de l'erreur», dirent les uns. «Le messager de Dieu délire, rétorquèrent les autres, nous avons le Livre qui nous suffit.» Les voyant bavarder sans fin, il leur cria: *Disparaissez de ma vue, ce qui m'occupe vaut mieux que ce que vous m'engagez à faire!*

Au midi de cette journée glissant dans l'histoire homnésique, l'effaceur envoyé pour balayer l'impiété de la surface de la terre délirait. Il fouissait la terre de la révélation: Que vienne une nouvelle ère, telle une deuxième Hégire qui verrait se briser le verset! Ah! si les infidèles avaient pu se douter athées que son délire recelait tant de possibles, ils lui auraient présenté une encre distillée du sang du Message. Mais les prophètes sont rarement explicites car ils redoutent les conséquences imprévisibles. Or, voilà que l'effaceur, seul, les yeux larmoyants, révèle dans son sommeil l'indicible enfoui en son cœur. Mais à chaque réveil, il fixe le plafond en psalmodiant: *Ô mon Dieu! Suprême Compagnon!* Durant plusieurs jours, il s'agite dans son lit, la tête bandée, le visage incandescent, le front en sueur, sans qu'aucun verset, pas même satanique, lui soit révélé. Alors, il regarde le miroir et voit un vieillard inconnu à l'endroit même

عبدالقادر الجنابي

قصائد نثر

مداد

كان لعابُ الشمس قد ذاب فوق الجماجم... حصص الإيحاء وقد في ناحية ما.
نساءً ثُمّت يغرفن الماء من بئر؛ يتضاحكن بينهن. إنه يوم الخميس ٢ حزيران
٦٣٢. بيوت الشعر تنخر فيها الريح. أشلاء القرون في طويل الصحراء. شيء
يتراءى في الأفق العريض. رأس أشيب... نبي أصي كان يهجر بوجه أهل البيت؛
أتوني بقرطاس وقلم، سأكتب لكم كتاباً لن تضلّوا بعده أبداً!
إنّجّت السماء إلى حد الاختلاف والإختصام؛ فمنهم من قال قربوا يكتب لكم
كتاباً لن تضلّوا بعده، ومنهم من أشار إلى أن الرسول هذا أخذ يهجر، وعندكم
القرآن، حسبنا كتاب الله. وما إن أكثروا اللغو والاختلاف حتى صاح محمد:
إليكم عني، فالذي أنا فيه خير مما تدعونني إليه. في هاجرة
ذاك النهار المندثر في تاريخ الإنسيان، كان محمد يهجر ثُمّت؛ ينقب في توبة
الوحي على هجرة ثانية تنبّجس من رأس السنة الهجرية يتم بها كسر الآية من
أجل مكتوب جديد يفسد على الخلفاء، علماء الكلام، الشعراء، وكل هذه الأعيان
إسلامهم. أه لو كان يعلم الزنادقة ما في هجر محمد من أبواب وتاويل؛
لجاؤوه بمداد مستنقظ من دم الرسالة. على أن عشر الأنبياء فيهم بكء؛ خوف
من الإنسفال. وما هو ذا الماحي، الذي أرسل لهدو الكفر عن الأرض، وحيداً،
مشرق العين، يهجر في نومه بما يضمّر الفؤاد أعتقاده، ولا يعبر اللفظ عنه. إلا
أنه كلما أفاق أشخص بصره إلى سقف البيت مرددا اللهم الرفيق الأعلى.

ينقلب أياماً في فراشه معصوب الرأس. يجمر وجهه ويعرق جبينه. وما من آية
نزلت، ولا حتى شيطانية. طفق ينظر إلى المرأة يسالها: رأيت فيها شيئاً ليس
يعرفه. كان يعهد فيها قبل ذاك فتى. فقال أين الذي بالأمس كان هنا، متى
تحوّل من هذا المكان متى، فاستجملته وقالت له وما نطق: قد كان ذاك
وهذا بعد ذاك أتى. وفجأة ينقطع خبر السماء. بنات الأفكار أدلجت في ليل
التاريخ إلى ناحية الغوث. الرفيق الأعلى قرر رفع خاتم النبوة من بين كتفيه!
وقعت من فيه نطفة باردة على صدر عائشة، فقبض في حجرها. نادى مناد
عرض البيت: أن أغسلوه وعليه ثيابه. فغسل في قميص له، يصبون الماء فوق
القميص ويدلكونه به. وحين زاغت الشمس، دقن. سمع الملاحدة أصوات المساحي
في جوف الليل، ليلة الثلاثاء حيث الغن أخذت تقبل كقطع الليل المظلم يتبع
أوّلها آخرها، فهجسوا فرقاً في قرار التاويل: لو أوحى إليه، لطارت صوبنا ورقة

الكتاب سينغلكم

من مصحف سطر فيها:

وشمع ديكارت يكون قد ذاب في خلق البدو - وما نطق بكل ذلك الأخبار.

où d'habitude se dressait un homme vigoureux: Où est celui qui se tenait ici hier? Quand est-il parti? Quand? Le miroir placide lui dit sans proférer le moindre mot: l'autre fut et celui-là est venu. Soudain se brisa le lien céleste. Toutes ses idées limpides traversèrent la nuit de l'histoire et s'abîmèrent. Le Compagnon Suprême lui retira alors le sceau des prophètes!

Un filet de salive coula de sa bouche et roula froide sur la poitrine de sa douce compagne. Il rendit l'âme son téton entre les lèvres. Alors, un héraut s'écria du fond de la demeure: «Lavez-le dans ses habits!» Il fut lavé dans sa chemise, on fit couler de l'eau et l'on frotta. Au crépuscule, ils l'enterrèrent. La nuit était noire, lorsque le bruit des pioches parvint aux oreilles des athées qui, alors que les discordes roulaient comme des ténèbres, fomentaient les factions sur fond d'exégèses.

Que le Suprême Compagnon ait consenti à une ultime révélation, et sur la page virevoltante arrachée d'un livre, nous aurions pu lire: le Livre vous abâtardira!

... et de fondre la cire de Descartes dans la gorge des nomades.

traduit de l'arabe par *Abdelatif Ben Salim*

Genèse

Quelque peu avant le commencement, Dieu voulant séduire Ève, s'en éprit. Sa beauté captiva son esprit. Il l'enleva sur un cheval vers le jardin d'Éden. Ils inspectèrent les alentours et ne virent âme qui vive. Sa bouche dans sa bouche, l'espace d'une nudité, la passion les unit. Sur un lit galactique, leurs corps s'abandonnèrent au plaisir. Et la parole, telle la lumière, fut. Du cosmos, arrivait à leurs oreilles le bruit des gouttes d'une pluie d'arômes. Le diable dont les ailes bleues étaient encore jeunes, immola pour les amants les moutons du paradis. Les anges brûlèrent l'encens tout le long des quatre fleuves qui, des montagnes de musc, coulaient entre des rives de perles et de rubis. On dit que la peau des univers frémit lorsqu'ils partagèrent le pain du désir, une pâte de noce assaisonnée de péchés à venir. Mais dès que le clair-obscur de la création tressaillit, que le ciel

se sépara de la terre, le regret prit Dieu par la main. La peur mit son cœur en lambeaux. Il chassa Ève du jardin. Il érigea, pour sortir de son dilemme, deux grands luminaires: le plus grand présida au jour, le plus petit à la nuit. Il protégea ainsi sa fierté, cette petite pomme à croquer.

Une légende dit: Il était une fenêtre s'ouvrant chaque nuit en plein ciel. Un œil s'y montrait, demandant l'indulgence d'Ève. En ces époques reculées, tant s'ouvrit l'écluse des larmes, que les eaux furent. Dieu se sentit seul comme le Verbe qui n'avait pas encore pris possession du monde. L'immensité céleste, matrice primordiale, était devenue trop étroite. À bout de patience, il voulut en finir avec son incréation. Et il y eut des éclairs, des voix, des tonnerres, et un grand tremblement de paradis qui détruisirent les anges, les oiseaux et toute chair ayant souffle de vie. En quête de sa création, son âme vola en tous sens jusqu'à mordre dans un cri strident cette poussière de terre, et prendre corps en l'homme. Adam se mit en chasse d'Ève. Descendant sur la terre informe et vide, il se fit prendre dans ses filets.

La voilà, en effet, reptilienne, reine de toute chose, clé abandonnée des mystères, assise sur son trône. Or, toisant Adam, elle vit Dieu, et fut secouée comme un pommier au centre du péché. Leurs yeux se remplirent alors de flammes larmoyantes émanant du passé le plus lointain. Un arbre de la connaissance vint à croître entre la tête et le talon, l'Essence et les traces.

Envers et contre Ibn Arabi

Me voilà seul, en querelle avec l'époque, bottant des deux pieds les flacons de l'Être. La nuit vibre d'une kyrielle de reflets sans ombre. De sa fenêtre, l'Absolu en silhouette contemple ses confins: les sons célestes se propagent dans le vieil étang où s'abreuvent métal et argile, passé et buts, os et vocable. La boue part en éclats et la conscience vogue contre le courant. Dans cette immense opacité de recueillement où l'air est la prévision de l'obscur, je vois l'unique monter, du fond de l'amphore, en multiplicité, et attendre dans le froid du réel qu'on le brise.

Nul besoin d'entrer dans une mer au bord de laquelle vinrent s'arrêter les prophètes, de fracturer le coffre du monde, pour que l'homme soit le nœud de la création et garde en sa main le Sceau des trésors à venir. Créatrice en chacun de nous, l'étincelle, n'espérant plus s'unir aux feux du ciel, se fait flamme, étincelle d'elle-même, mère de toutes les ignitions, terres nouvelles. Une goutte fuit l'océan, devient océan. L'univers tend la main à l'éphémère.

Gnose nocturne

Je vis des hommes courir entre les signes, des toits se parer de bleu, et ces ombres que la lueur de nos yeux destine au premier passant. C'était la nuit d'un hiver tribal faisant ses débuts dans le monde. Un démon derrière la tête, je me laissai aller à invoquer tous les esprits, près de la cheminée, pour que la terre mange de l'arbre défendu, et enfante sans douleur son double. Soudain, un coup de tonnerre fit trembler le hameau. La fenêtre s'ouvrit toute grande. Je sortis et me précipitai vers un plateau gras de neige. Le vent soufflait très fort, des bruits faisaient claquer les ténèbres. Alors, égoûtant des flammes hivernales sur les pelouses de la filiation, une stèle se dressa devant moi. Dans une corvette lovée au sein d'une énorme nébuleuse, je me pâmai contre un visage aux yeux océaniques coupés par une lame de fond en quête de son cri d'algue. À perte de vue, une flaque blanche de néant bondit comme un puzzle visqueux et disparut dans le vide. Aux trousses d'une ombre scripturale dans une boule de verre, une tresse de serpents pendait au firmament. Le temps transpirait. L'air devint si diaphane que je réalisai, à mon éveil, que j'avais égaré mon couteau. En moins de temps qu'il n'en fallut pour dire *couteau*, j'écorchai l'une après l'autre les sept pelures du ciel. C'était la nuit de tous les noms; la nuit où un spectre, envahi de réminiscences canoniques, brûla dans la plaine.

Abdul Kader El Janabi
versions françaises par l'auteur
en collaboration avec *Mora Huerta*